

<http://divergences.be/Joseph-Roth-et-la-Russie-sovietique.html>



Joseph Roth et la Russie soviétique

- Archives - Textes critiques -

Date de mise en ligne : lundi 1er juin 2026

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Entre révolution et nostalgie - La critique du communisme chez Joseph Roth

D'abord présenté sous forme de conférence (en langue italienne) lors du congrès international pour le centenaire de la naissance d'I. Silone : "L'età dei totalitarismi. Silone e la cultura letteraria e politica degli anni Venti e Trenta - L'Aquila-Pescina, 29 avril - 1er mai 2001". Paru en langue allemande dans : *Derekh judaica urbinatensia*. Numéro 1, 2003. p. 55-73.

Quelques années seulement après la révolution d'Octobre en Russie, une fois le nouveau gouvernement socialiste installé, un tourisme révolutionnaire d'intellectuels occidentaux commença à se développer vers le nouvel État. De nombreux passionnés prirent la route de l'Est et gratifièrent leurs contemporains et la postérité de leurs récits. En 1937 encore, George Bernard Shaw, Romain Rolland, Heinrich Mann, Ernst Bloch, Lion Feuchtwanger (et bien d'autres) justifiaient les procès de Moscou comme une victoire de la révolution. Pour Joseph Roth, en revanche, il était déjà clair dès 1926, au cours de son voyage en Russie, que cette révolution avait échoué. C'est en Russie même qu'il commença la rédaction de son roman « Fuite sans fin » (*Die Flucht ohne Ende*), qui constitue un premier règlement de comptes avec la dictature soviétique.

Sommaire

- [Repères biographiques](#)
- [Évolution idéologique et littéraire de Roth](#)
- [Roth en tant que journaliste et son voyage en Russie](#)
- [Les critiques de Roth envers le socialisme soviétique depuis son voyage : l'embourgeoisement et la bureaucratisation de la révolution](#)
- [Américanisation en Union soviétique](#)
- [Nomenklatura](#)
- [Pessimisme culturel et américanisation à l'Est et à l'Ouest](#)
- [Rapport à la religion](#)

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L184xH274/roth-2-15e75.jpg>]

Chez Roth, le voyage en Russie provoque une conversion politique ; il est ainsi l'un des tout premiers renégats du socialisme, même si, en tant que « Joseph le rouge », il fut probablement plus un socialiste de cœur qu'un connaisseur des classiques du marxisme. Les intuitions qu'il a acquises dans l'Union soviétique de l'époque sur le socialisme réel sont pourtant d'une justesse frappante, prophétiques du point de vue actuel et toujours valables.

Dans ses mémoires, Soma Morgenstern raconte au sujet de son ami revenu d'Union soviétique :

Fin 1926, Roth revint de son voyage de plusieurs mois en Russie pour la *Frankfurter Zeitung*, complètement désillusionné. « Toutes ses sympathies pour la Russie s'étaient envolées ».

En 1933, après la prise de pouvoir de Hitler en Allemagne, Roth écrivait à son ami et confrère écrivain autrichien

Stefan Zweig :

« Le communisme n'a absolument pas "changé tout un continent". Que dalle, oui ! Il a engendré le fascisme et le national-socialisme, ainsi que la haine contre la liberté de l'esprit. Quiconque approuve la Russie a, par là même, approuvé le Troisième Reich... ».

Roth anticipe ici la thèse d'Ernst Nolte, aujourd'hui vivement contestée en Allemagne, selon laquelle le national-socialisme serait une réponse au stalinisme. En assimilant le national-socialisme au stalinisme, Roth anticipe également, d'une certaine manière, la thèse du totalitarisme de Hannah Arendt, qui a analysé une similitude structurelle entre le national-socialisme et le communisme. Aujourd'hui encore, beaucoup ne peuvent accepter cette hypothèse, car ils attribuent au socialisme « de bonnes intentions » contrairement au nazisme « de mauvaises intentions ».

Repères biographiques

Joseph Roth a grandi sans père, mais son père n'était pas mort : il était fou, une circonstance qui, dans le judaïsme oriental, était considérée comme un terrible châtement de Dieu. Roth n'a jamais vu son père, qui mourut seulement en 1906 dans la propriété d'un rabbin. Sa mère consacra sa vie exclusivement à l'éducation de son fils et vécut pour cela à Brody, une localité autrichienne située à la frontière russe avec une majorité de population juive, isolée de son environnement immédiat. Roth lui-même se qualifia très tôt d'assimilé autrichien, c'est-à-dire qu'il s'identifiait à la langue et à la littérature allemandes (et non, comme d'autres, à la langue polonaise ou au sionisme), mais se sentit plus tard à Vienne comme un juif de l'Est outsider. Il chercha à compenser cette situation par un sur-ajustement dans sa tenue vestimentaire et son comportement « ainsi, à Vienne où il étudia la germanistique à partir de 1913, il parlait le haut-allemand (Hochdeutsch). Après la guerre, il appartint comme Hemingway à la « génération perdue » que la Première Guerre mondiale avait désorientée. Par manque d'argent, il ne reprit pas ses études et tenta « bientôt avec succès », d'abord à Vienne puis à Berlin, de gagner sa vie comme journaliste.

De 1919 à 1925, Roth s'est engagé comme socialiste et fut par conséquent qualifié de « Joseph le rouge » (et a probablement exercé sous ce nom). Plus tard, il passa sous silence cet engagement pour le socialisme, un piège dans lequel sont tombés certains biographes. Toutefois, comme mentionné précédemment, il ne faut pas imaginer Roth à cette période comme un théoricien du marxisme ; on le qualifierait plutôt aujourd'hui de socialiste de cœur. En cela, il est typique de sa génération. Ce virage vers la gauche s'expliquait sans doute par la perte de perspectives professionnelles, par l'appauvrissement matériel, mais aussi par l'effondrement de la monarchie austro-hongroise. Pourtant, dès cette période et dès qu'il gagna de l'argent comme journaliste, Roth s'habillait comme un officier de l'ancienne armée autrichienne et en imitait les comportements.

Pour juger de la personnalité de Roth, il faut également tenir compte de l'aspect religieux. Bien que l'on ne puisse qualifier Roth de religieux au sens strict du terme, la religion a joué un rôle significatif dans son jugement sur les conditions sociales en raison de son éducation religieuse à Brody (il y avait également fréquenté une école primaire juive). Il pouvait aisément discerner, ou du moins croyait discerner, le moment où les idéologies devenaient des « religions de substitution ». Pour lui, la religion était aussi un garant des valeurs morales et, plus tard, une partie constitutive d'une société disparue, à savoir la monarchie austro-hongroise. Dans son imaginaire, le hassidisme et le catholicisme se rapprochaient, car tous deux étaient pour lui des composantes intégrantes de l'ancienne société impériale et royale.

Évolution idéologique et littéraire de Roth

Dans la personnalité complexe de Roth, sa confrontation avec le socialisme (communisme) n'est qu'une facette. Cependant, contrairement à d'autres Juifs allemands, il développe ici une position claire qui mérite encore d'être méditée aujourd'hui. Pendant son voyage en Union soviétique, il découvre que le système social naissant de l'« américanisme », c'est-à-dire, pour lui, le matérialisme comme vision du monde qui «€” et c'était très visionnaire «€” finirait par déboucher sur une pure pensée du progrès et détruirait les valeurs morales. Il formule cette prise de conscience de manière percutante dans le titre d'un article pour la *Frankfurter Zeitung* : « La Russie s'en va en Amérique ». Je reviendrai plus en détail par la suite sur les différentes composantes de sa critique du socialisme.

Pour comprendre la sympathie de Roth pour le socialisme, il faut saisir qu'il a vécu l'effondrement de la monarchie austro-hongroise comme la fin d'une époque. Il voyait alors tout à fait la possibilité de l'émergence d'une nouvelle société socialiste. Son retour ultérieur vers la monarchie, ou plutôt la nostalgie qu'il en avait, doit aussi être compris parce que la monarchie représentait son contre-modèle tant au national-socialisme qu'au stalinisme. Dans « L'Antéchrist » (1934), ces deux derniers fusionnent en une unité funeste. Il faut toutefois ajouter que dans « L'Antéchrist » de Roth, l'Amérique, et surtout Hollywood, se trouvent également du côté du mal.

Roth en tant que journaliste et son voyage en Russie

Roth s'était fait un nom comme collaborateur de la *Frankfurter Zeitung*, le journal le plus important d'Allemagne à l'époque. À ce titre, il avait envoyé des rapports de France et d'autres pays et avait fait sensation avec ses contributions. Après que la *Frankfurter Zeitung* eut choisi un autre rédacteur pour Paris, Roth se rendit en Union soviétique en compensation de son rappel, et non pour des raisons politiques. Le voyage en Russie coïncida donc avec une phase de crise personnelle et professionnelle pour Roth, car il ressentit son rappel de Paris comme une dégradation : « Vous n' imaginez pas tout ce qui est détruit en ce qui concerne ma vie privée et ma carrière littéraire si je quitte Paris ». Et il ajoutait : « Seul un reportage en Russie peut sauver ma bonne réputation ».

Malgré cela, il se prépara intensivement au voyage, y compris par des études historiques ; il lut également les récits enthousiastes d'Egon Erwin Kisch et d'Ernst Toller sur leur voyage en Union soviétique.

Roth croyait posséder une autre « optique » pour son voyage en Russie que les autres voyageurs allemands, car il était un juif de l'Est, son lieu de naissance Brody se trouvant à la frontière russe ; il parlait polonais, comprenait l'ukrainien et donc le russe ; il savait aussi lire les caractères cyrilliques et donc les journaux russes, et était ainsi en mesure de se faire lui-même une idée de la situation en Union soviétique, puisqu'il ne dépendait pas de traductions (contrairement à Walter Benjamin par exemple). De plus, Roth était convaincu que, de par ses origines, il comprenait mieux que d'autres l'homme « oriental », et donc son rapport à la révolution.

On sait aujourd'hui qu'on présentait à de nombreux voyageurs les fameux villages Potemkine, car ils ne se déplaçaient qu'accompagnés d'un personnel formé et de traducteurs. André Gide a visiblement critiqué cela par la suite. Chez Roth, cela n'était pas possible ni nécessaire en raison de ses origines.

Le voyage de Roth ne s'arrêta pas non plus à Moscou comme celui de beaucoup d'autres utopistes de la révolution ; il descendit la Volga sans accompagnement jusqu'à Astrakhan, et poursuivit de là vers Yalta, Bakou, à travers le Caucase, vers Sébastopol, Tiflis, Odessa, Kiev et Kharkov. Sur le chemin du retour, il visita également Leningrad.

Au début, Roth était enthousiasmé par ses impressions : « En Russie naît sans aucun doute un monde nouveau – considéré avec toute la critique nécessaire. Je suis heureux de pouvoir voir cela ici. On ne peut pas vivre sans être venu ici ». Il est également impressionné d'être salué par certains journaux comme un écrivain révolutionnaire.

Mais son scepticisme, déjà présent avant le voyage, se confirma de plus en plus. Avant même son départ, il avait soupçonné l'existence effroyable d'une sorte de « prolo-petit-bourgeois » (Spieß-Proleten) en Union soviétique, une espèce « qui me permet encore moins la liberté que j'entends, que sa parenté bourgeoise ». L'appréhension fut dépassée : ce que Roth vit en Russie comme tendances petites-bourgeoises, il ne s'y attendait tout de même pas. Après son retour en Allemagne, il voulut prouver dans une conférence à qui ne fut jamais prononcée que la bourgeoisie est immortelle. Même la révolution russe n'avait pu la détruire, pire encore : elle avait créé son propre bourgeois.

Dans ses rapports, Roth traite entre autres des thèmes suivants : le théâtre juif, le nouveau bourgeois, l'américanisme en Union soviétique, la femme et la nouvelle morale sexuelle, la politique religieuse, la censure, l'école et la jeunesse.

Le tournant dans son évaluation de la situation en Russie se reflète à partir de son 8ème reportage pour son journal. Après la publication de ses articles critiques en Allemagne, Roth fut qualifié d'ennemi de l'Union soviétique en Russie. Pour Roth, sa sympathie pour la révolution russe avait pris fin à son retour : « Roth était désormais convaincu que l'Union soviétique avait abandonné ses objectifs humanitaires et que le communisme, sous la forme de l'État totalitaire, n'avait fait qu'aliéner davantage l'homme de lui-même ».

Sur le chemin du retour vers l'Occident, Roth rencontre à la mi-décembre 1926 Walter Benjamin à Moscou, qui rend alors visite à Asja Lacis, une metteuse en scène lettone qu'il connaît de Berlin. On ne peut nier à cette rencontre, avec le recul actuel, une portée symbolique, car elle montre de manière trop flagrante, à l'exemple de Walter Benjamin, les espoirs plus tard déçus de nombreux intellectuels occidentaux dans la révolution russe, face au regard sans illusion de Roth sur la réalité d'alors. Benjamin rencontre Roth dans son hôtel et constate que celui-ci vit « sur un grand pied ». Après un repas pris en commun écrit Benjamin dans son journal de Moscou, Roth lui fit la lecture de son article *L'École et la Jeunesse*. Puis on lit plus loin : « Dans la conversation qui suivit sa lecture, je le contraignis rapidement [Roth] à annoncer la couleur. Ce qui en ressortit tient en un mot : il est arrivé en Russie en bolchevik (presque) convaincu et en repart royaliste. Comme d'habitude, c'est le pays qui doit faire les frais du changement de veste de ceux qui débarquent ici comme politiciens aux reflets rouge-rose (sous le signe d'une opposition de gauche et d'un sot optimisme)... ».

Walter Benjamin croit donc que Roth a abandonné ses convictions rapidement et sans combat. Au fond, il lui reproche son opportunisme et son manque de conviction. Avec le recul actuel, il faut toutefois juger différemment. Benjamin croyait alors encore possible une évolution positive de la société soviétique, tandis que Roth, contrairement à de nombreux intellectuels de son époque, pensait en avoir déjà décelé l'échec, et le point de vue d'aujourd'hui lui donne raison.

Évolution littéraire avant le voyage en Russie

La Toile d'araignée (1923), *Hôtel Savoy* (1924), *La Rébellion* (1924) :

Les romans de Roth antérieurs au voyage en Russie sympathisent certes avec la révolution, mais ne sont en aucun cas unidimensionnels. Dans « *La Toile d'araignée* » (1923), la critique du national-socialisme naissant en Allemagne occupe le premier plan. Ici aussi, Roth se montre extrêmement perspicace, voire visionnaire, dans sa description des organisations secrètes d'extrême droite dans l'Allemagne des années 20 et de leur mode de fonctionnement. Il décrit la naissance du national-socialisme de manière psychologiquement convaincante à travers l'exemple de Lohse, un soldat rentré du front.

Dans « *Hôtel Savoy* » (1924), c'est plutôt la fin de la société bourgeoise après la Première Guerre mondiale qui est dépeinte, plutôt que l'élan vers une société nouvelle. Cependant, on trouve également dans ce roman la figure du révolutionnaire fort et authentique qui fait de l'agitation. La critique générale du capitalisme de type américain,

également à travers l'exemple du cinéma, y est très nette.

Dans « La Rébellion » (également en 1924), un mutilé de guerre monarchiste de Vienne devient certes un rebelle contre la société, dont l'injustice est décrite sans ménagement. Mais déjà dans ce roman, les motifs religieux jouent un rôle important. La rébellion finale ne se dirige pas seulement contre les institutions de la monarchie, mais, dans une curieuse fusion, également contre Dieu qui garantit l'existence de ces institutions.

Après le voyage en Russie

« *Fuite sans fin* » (1927) :

Déjà dans ses notes de journal de son voyage en Russie, Roth cherche un titre pour un roman qu'il a manifestement déjà conçu. « Le roman ! Comment doit-il s'appeler ? ». Ce roman ne peut être que la première confrontation littéraire de Roth avec la révolution russe, à savoir « *Fuite sans fin* », paru en 1927.

Tunda, le protagoniste de « *Fuite sans fin* », ne devient pas un révolutionnaire socialiste de son plein gré, mais en tant que prisonnier de guerre autrichien par amour pour la révolutionnaire Natacha. Chez cet héros également, nous avons affaire à une projection typique de Roth. Il est en effet issu d'une excellente famille austro-allemande, a des talents artistiques, est bien doté physiquement et est plutôt mélancolique et passif. Malgré cette lassitude propre à l'Empire austro-hongrois, il s'identifie à la révolution qu'il pousse ensuite activement en tant qu'agitateur.

Il rejette en revanche la seconde phase de la révolution, sa bureaucratisation. Cela se voit aussi dans sa relation modifiée avec la révolutionnaire Natacha ; de manière générale, cette figure féminine sert d'exemple du faux concept de la révolution concernant la question des femmes ; pour Roth, la femme n'est pas seulement une « camarade » qui se trouve par hasard pouvoir aussi mettre des enfants au monde. C'est pourquoi on montre aussi à travers Natacha le processus de bureaucratisation qui, selon Roth, a pris la place de la révolution. Car la seconde phase de la révolution, précisément la bureaucratisation, amène Natacha dans les comités et les assemblées et en fait une machine asexuée qui perd totalement sa féminité (ses larmes lors des adieux définitifs à Tunda agissent comme une protestation inconsciente de son corps).

Tunda lui-même prend, dans cette seconde phase de la révolution, une femme silencieuse, apolitique et accentuant sa féminité, et s'occupe de cinéma et de films, des phénomènes qui incarnent pour Roth la décadence (occidentale) à€" il applique ici son pessimisme culturel à la révolution, montrant que même au pays de la révolution, on utilise les moyens de manipulation des masses.

Dans « *Fuite sans fin* », Roth prend ses distances avec la révolution russe, mais l'Occident, et surtout l'Allemagne, est également dessiné comme une culture sans âme, machinale, dont le vide de sens n'est qu'accentué par la multitude d'activités culturelles. Lors d'une visite ultérieure chez son frère, qui a réussi à devenir chef d'orchestre dans une ville allemande, la vacuité de la haute culture protestante allemande est démasquée de manière polémique ; elle se manifeste surtout dans le progrès hygiénique et a dégradé la culture elle-même en une simple apparence extérieure. Les progrès de l'hygiène et du confort de vie sont confrontés avec ironie à l'hypocrisie des relations humaines.

« *Zipper et son père* » (1928) ne convainc pas en tant que roman, mais est d'un grand intérêt pour l'histoire des idées. Selon Claudio Magris, il s'agit dans ce roman d'une description convaincante de la crise de la bourgeoisie. Roth y décrit la perte des valeurs qui s'amorce dès la génération précédant la Première Guerre mondiale (le père de Zipper). Ce père est un homme des « Lumières » qui se réclame de Darwin et de Haeckel, mais qui est resté croyant sur le plan émotionnel, et devient même nationaliste au déclenchement de la guerre. Son fils se perd complètement dans l'illusion du monde du cinéma, toujours connoté négativement chez Roth. On lui adjoint une femme qui se vend

entièrement à ce monde du cinéma. Elle est dépeinte comme une arriviste sans âme, à côté de laquelle son mari semble sot et honnête.

Dans « *Droite et Gauche* » (1929), nous retrouvons en Occident l'ancien révolutionnaire oriental Brandeis. Pendant la révolution, Brandeis avait été contraint de fusiller un pape, c'est-à-dire un prêtre. C'est l'occasion de sa seconde naissance : « Il est du côté du curé qui est mis à mort, et contre la révolution au nom et sur l'ordre de laquelle le crime contre l'humanité s'accomplit ». Brandeis devient ainsi un nihiliste, mais qui est à la recherche de nouvelles valeurs. Toutefois, ce nihilisme l'amène à mieux percevoir à jour et à exploiter la société capitaliste occidentale que les autochtones, de sorte qu'il s'élève au rang de magnat industriel incontesté (une autre des fantaisies de toute-puissance de Roth). Il est toutefois révélateur pour Roth que Brandeis quitte à nouveau ce monde capitaliste à la fin du roman.

C'est dans le roman « *Le Prophète muet* » (1929), resté à l'état de fragment et publié seulement en 1966, que Roth accomplit son règlement de comptes peut-être le plus radical avec le socialisme. Quand on pense que le roman fut écrit de 1927 à 1929, on ne peut que qualifier les intuitions de Roth de prophétiques. Dans ce roman, souvent qualifié à tort de roman sur Trotski, apparaissent aux côtés de Trotski (sous le nom de Friedrich Kargan), Staline (sous le nom de Savelli), Lénine (sous le nom de L.) et Radek (sous le nom de R.). De plus, Roth oppose Staline, mû par des motifs égoïstes, à l'idéaliste Lénine. Contrairement à Savelli, que la « soif de pouvoir » et d'autres motifs égoïstes animent, L. est voué avec toute sa personne et sa personnalité à l'idée pure. Son engagement se transformerait en une « religion de substitution puritaine ».

Roth possède une connaissance intime des révolutionnaires ; ainsi, il sait déjà à l'époque pour les attaques de banques que Staline a commises dans sa jeunesse ; il est aussi écrit à propos de Staline-Savelli : « Notre ami aurait tout aussi bien pu organiser des pogroms que dévaliser des banques ». Savelli a certes des traits de Staline, mais il est aussi présenté comme un principe, tout comme Kargan lui-même devient l'exemple de tout un groupe d'opposants.

Cependant, on prête aussi à Kargan-Trotski des motifs personnels et impurs dans son engagement pour la révolution : « Il menait sa propre guerre. Il avait personnellement des comptes à régler avec le monde ». Il s'agit en fin de compte toujours de la volonté de puissance, de prendre son destin en main, de s'élever au-dessus de la masse médiocre, de dominer. Et lorsqu'il est déçu par la révolution, il ne reste au fond que l'échappatoire d'une fuite rappelant Nietzsche dans l'exaltation de sa propre personne : « N'ayant plus rien pour quoi s'engager, se battre, se sacrifier, Friedrich Kargan devient un cynique nihiliste qui s'élève de manière surhumaine au-dessus des "conceptions morales" d'un "monde stupide"... ».

Ce personnage principal de Kargan-Trotski, dans lequel l'auteur se projette lui-même, prend définitivement congé de la révolution avant 1926, après avoir joué un rôle décisif dans sa réalisation. Son nom figure dans les journaux du monde entier pour des entreprises particulièrement audacieuses et radicales. Il y perd toutefois son humanité : le meurtre lui était devenu familier comme le boire et le manger. Il n'y avait pas d'autre manière de haïr. Détruire, détruire ! Seul ce que les yeux voyaient mort avait disparu. Ce n'était que le cadavre de l'ennemi qui n'était plus l'ennemi. Désillusionné, Kargan part donc en mission diplomatique en Occident. Il y découvre des communistes et des sociaux-démocrates embourgeoisés, en pleine ascension sociale, qui se sont réconciliés avec la culture nationale de l'Allemagne. Roth montre très finement les contradictions de la vie d'un révolutionnaire professionnel qui ne peut demeurer dans un état de révolution permanente, mais doit payer un tribut à la réalité qui l'entoure.

Le social-démocrate allemand et le communiste allemand, bien qu'ennemis entre eux, ont tous deux considérablement grimpé les échelons au retour de Friedrich en Allemagne, mais se ressemblent : « Semblables aux Juifs qui se tournent toujours vers l'Est pour prier, les révolutionnaires se tournaient toujours vers la droite lorsqu'ils commençaient à agir publiquement ».

En Occident, Kargan fait aussi des constats paradoxaux : « Au sein de cette diplomatie petite-bourgeoise, seuls les représentants de l'unique État prolétarien maîtrisaient les anciennes formes diplomatiques ».

Dans ce roman est présentée, dès l'année 1929, une figure de Trotski qui se retire volontairement de la politique active parce qu'elle est devenue cynique par désespoir face au socialisme réel : « Le monde était devenu vieux. Le sang était un spectacle habituel, la mort une chose sans valeur. Tous mouraient en vain et étaient oubliés au bout d'un an. Immortel comme le papier était le romantisme ». Chez Kargan, la prise de conscience de l'échec de la révolution engendre d'abord la maladie, puis le cynisme. « Je suis cynique ».

Plus tard, il est toutefois envoyé par Savelli (c'est-à-dire Staline) dans une sorte de Goulag situé sur des îles lointaines de l'Est. « Ce sont, comme vous le savez, de jolies îles, à soixante-cinq degrés de latitude nord, trente-six degrés de longitude est de Greenwich. Les rivages sont rocheux et romantiquement découpés. Huit mille cinq cents romantiques s'y trouvent déjà ». Savelli n'envoie pas seulement les opposants au goulag, il les fait aussi liquider. En même temps, il développe à l'extrême des traits petits-bourgeois :

« On dit que Savelli est devenu très cruel. Quatre-vingt pour cent des exécutions sont à son actif. Il y a une semaine, j'étais chez lui. Il avait acheté des tasses à thé avec des petites fleurs. Il ne boit plus le thé dans des verres ».

L'auteur espère que le protagoniste Kargan s'enfuira de ce nouvel exil en Sibérie, tout comme il l'avait fait jeune révolutionnaire sous le régime du tsar. Ce n'est pas pour rien qu'apparaît à la fin du roman le Polonais de Sibérie Baranowicz, qui incarnait déjà dans « Fuite sans fin » la vie proche de la nature et éloignée de la politique. Roth tente donc dès la fin de ce roman de développer une perspective pour ainsi dire post-soviétique, qui se manifesterait par une nouvelle fuite de Kargan, parallèle à sa fuite de Sibérie sous le tsar.

Cette perspective est certes tournée vers le passé, elle est formulée comme la confession du vieux von Maerker, un noble survivant de la monarchie austro-hongroise : « Et pourtant, à mon époque, quand l'homme importait encore plus que sa nationalité, il existait la possibilité de faire de l'ancienne monarchie une patrie. Elle aurait pu être le modèle réduit d'un grand monde futur et en même temps le dernier souvenir d'une grande époque de l'Europe, où le Nord et le Sud auraient été unis ».

De toute évidence, la monarchie autrichienne disparue devient ici le contre-modèle de la société socialiste en faillite. Elle aurait pu être, pour citer encore une fois le vieux Maerker, « le modèle réduit d'un grand monde futur », et non pas le socialisme, comme le lecteur est probablement invité à le compléter de lui-même. Bien qu'il s'agisse là de l'utopie conservatrice à laquelle Roth adhérerait bientôt, ses héros – outre Kargan, son ami russe Berzejew banni avec lui pour la seconde fois – voient l'avenir de manière plus pessimiste, à savoir dans le sens du titre d'un article de Roth datant de son voyage en Russie : « La Russie s'en va en Amérique ». Tout à fait dans le style du pessimisme culturel de Roth déjà maintes fois mentionné, les deux prophètes muets – et c'est sûrement l'intention artistique de l'auteur que le titre du roman apparaisse pour la première fois dans le texte à cet endroit – voient l'avenir sous un autre jour :

« Ils allaient pourtant tous deux avec la fière tristesse des prophètes muets, ils consignaient pourtant tous deux dans leur écriture invisible les symptômes d'un avenir inhumain et technique, dont les signes sont l'avion et le football, et non le marteau et la faucille ».

Ce qui fait de Berzejew et de Kargan des prophètes aux yeux de l'auteur, c'est la perspective pessimiste selon laquelle la révolution communiste ne changera rien de positif au destin des hommes parce qu'elle s'est mise au service du progrès technique et surtout de sa superstructure matérialiste : Berzejew parle sarcastiquement dans sa

lettre à Friedrich d'une « électrification du prolétariat ».

Lorsque le narrateur présente également, dans l'avant-dernier chapitre, l'opportuniste et tacticien habile Kapturak comme l'un des rares véritables gagnants de la révolution, cela montre à quel point la révolution a peu profité à ceux qui ont combattu pour elle avec passion et esprit de sacrifice, et à quel point elle a peu profité à ceux pour qui elle prétendait pourtant se battre. Face à un tel bilan, on prend ses distances avec le communisme, comme Roth l'a effectivement fait après sa déception concernant son engagement socialiste. Il fait faire de même à ses héros de roman en les faisant s'exiler dans la lointaine Sibérie, et cela de bon cœur.

Kargan, après avoir démystifié tous les concepts de tous les hommes qui l'entourent, y compris les siens, veut, comme le vieux Maerker, ne rester que spectateur. Il finit en prophète muet, qui se tait, pressentant l'avenir mais ne pouvant rien changer aux conditions. La prophétie qui devient visible derrière le mutisme est le contraire des clichés rebattus et des phrases creuses de la révolution proclamés à grands cris. Pour clore ce point, citons le jugement d'un critique compétent qui, comme Joseph Roth, venait de Galicie et avait lui-même écrit un roman sur un révolutionnaire raté, à savoir Manès Sperber :

« Le Prophète muet de Joseph Roth est très éloquent dans l'expression du doute sur le monde et le sens de la vie ; il est hérétique à l'égard de toute refondation révolutionnaire, à l'égard de toute foi utopique en l'avenir ».

Les critiques de Roth envers le socialisme soviétique depuis son voyage : l'embourgeoisement et la bureaucratisation de la révolution

La critique du socialisme chez Roth et son pessimisme culturel s'expliquent par son rapport à la religion. Comme mentionné, Roth avait un sens aigu des tendances ersatz-religieuses. Dans les différentes formes du progrès moderne, qu'il s'agisse du socialisme ou de l'américanisme, il voit des formes déguisées et dénaturées de religion. C'est ce qui devient le thème principal de son grand écrit théorique, « *L'Antéchrist* » (1934).

Sous l'angle de la « religion », on pourrait ainsi résumer les différents aspects de la critique du socialisme chez Roth, même si toutes les nuances n'y sont pas englobées. On peut aussi envisager l'un de ses points de critique centraux du socialisme, à savoir sa bureaucratisation, sous cet aspect. Dans la nouvelle bureaucratie, il voit en quelque sorte une sécularisation du tsarisme : « Ils étaient assis aux bureaux, qui étaient devenus les meubles du gouvernement en remplacement des trônes ». Le bureaucrate derrière son bureau s'approprie donc le pouvoir religieusement sanctionné des monarques, les fonctionnaires ont repris les tâches de Dieu.

Dans le rapport de Roth sur la Russie il y a deux essais distincts sur ce sujet : « Le Bourgeois ressuscité » et « De l'embourgeoisement et de la révolution russe ». On y reconnaît rapidement que « bureaucratisation » et « nouvelle bourgeoisie » sont les deux faces d'une même médaille, car la nouvelle fonction engendre le nouveau bourgeois.

Après la terreur rouge, extatique, sanglante de la révolution active est venue la terreur sourde, silencieuse, noire : la terreur d'encre de la bureaucratie. On pourrait dire : à quiconque Dieu donne une fonction en Russie soviétique, il donne aussi une psychologie bourgeoise. Et de manière encore plus claire, faisant de nouveau allusion au pouvoir sécularisé de la révolution, il écrit plus loin dans sa conférence « De l'embourgeoisement de la révolution russe » :

« Mais quand une puissance aussi révolutionnaire que le Soviet assume la fonction divine de la répartition des charges, on ne peut que s'étonner de la mesure de petite bourgeoisie de bureau qui détermine la vie publique dans

la Russie d'aujourd'hui... Tout est fonctionnarisé. Chaque personne dans la rue porte un insigne quelconque. Chacun est une sorte de facteur public ».

Et Roth voit là la dépravation définitive de la révolution, car : « Il n'y a pas de pire type que le révolutionnaire petit-bourgeois, le carriériste, le bureaucrate arrivé ». C'est ce bureaucratisme qui constituera la base organisationnelle du Goulag.

Mais Roth ne s'arrête pas au paradoxe selon lequel la « théorie du prolétariat » en Russie, où il n'y avait pas de bourgeois avant la révolution, transforme tous les hommes en « petits bourgeois » ; il reconnaît dans le marxisme lui-même une arme de l'Occident : « Le marxisme n'apparaît en Russie que comme une partie de la civilisation bourgeoise européenne. Oui, on dirait presque que la civilisation bourgeoise européenne a chargé le marxisme de lui servir de pionnier en Russie ».

Américanisation en Union soviétique

Ici, la boucle se boucle pour Roth. Il a en effet découvert que le marxisme n'est qu'une variante de la détestée pensée du progrès occidentale, un masque de l'optimisme bourgeois, une autre forme d'américanisme. C'est pourquoi l'un de ses rapports déjà mentionnés à plusieurs reprises s'intitule : « La Russie s'en va en Amérique ». On y lit :

« Que reste-t-il ? L'Amérique ! La spiritualité fraîche, insouciant, gymnastique-hygiénique et rationnelle de l'Amérique sans l'hypocrisie du sectarisme protestant : mais en échange, avec la piété à œillères du communisme rigide ».

Dans cette forme russe d'américanisme, le critique reconnaît également une pseudo-religion, même s'il s'agit de celle d'un « communisme rigide ». Déjà Lénine avait été dépeint dans le roman « Le Prophète muet » â€” selon Mehrens â€” comme marqué par une « religion de substitution puritaine ». Ailleurs, Mehrens parle des révolutionnaires comme des adeptes d'une « contre-religion », dont les visages â€” selon Roth lui-même dans « Le Prophète muet » â€” ont « un trait de piété cruelle... ».

Nomenklatura

Dans sa conférence écrite en 1927, « De l'embourgeoisement de la révolution russe », Roth anticipe un autre problème du socialisme réel, celui de la nomenklatura. On y trouve : « Aujourd'hui encore, cela a l'air superficiellement d'un monde nouveau. Aujourd'hui encore, on a l'impression que les anciennes classes n'existent plus comme dans les pays européens. Mais on s'aperçoit vite qu'il s'agit d'une nomenclature fautive, dissimulatrice, pour des situations anciennes et bien connues ».

Roth a ici bien sûr appréhendé le terme de nomenclature de manière plus large que celle qui a été utilisée plus tard en lien avec la « Nomenklatura ». Pourtant, il décrit déjà le phénomène réel, et il est étonnant de constater que celui-ci, tout comme sa désignation classique, se trouve déjà ici dans un roman écrit en 1929. Il est difficile d'imaginer que Roth ait déjà eu vent du surnom de Staline, « Camarade Classeur » (Genosse Karthotekov), ou qu'il sût que Staline ne laissait même pas son secrétaire s'approcher du fichier de sa nomenklatura.

Pessimisme culturel et américanisation à l'Est et à l'Ouest

Parallèlement à son penchant pour le socialisme, on trouve chez le premier Roth un penchant de principe pour la critique de la civilisation et de la modernité.

Chez Roth, cette critique de la modernité se mêle plus tard, comme nous l'avons vu, à la critique du socialisme ; c'est sans doute sa vision spécifique, prophétique : dès son voyage en Russie, il voit dans la mise en œuvre de la révolution russe une forme d'« américanisme » ; il reconnaît donc dans la construction du socialisme une idéologie du progrès « primitive ».

C'est à juste titre qu'un critique formule au sujet de l'attitude de Roth : « Le rejet de toute philosophie du progrès (technique) entraîne... le refus de la révolution russe, que Roth interprète comme une voie vers l'Amérique, comme la destruction d'une communauté humaine authentique ». Selon Marchand, Roth aurait dit dans ce roman plus de « vérité sur son temps » que dans tous ses autres livres. Roth lui-même, face aux erreurs de son époque, ne veut nullement être un prophète muet, mais veut avertir le monde contre cette voie de malheur.

Rapport à la religion

Dans les différentes formes de progrès moderne, Roth voit, comme on l'a souvent souligné, des formes de religion déguisées et dénaturées. Cela devient son thème principal, en particulier dans son œuvre « L'Antéchrist ».

Comme le remarque sagement le biographe de Roth, David Bronson, et comme mentionné en préambule, Roth n'a probablement jamais été religieux au sens confessionnel du terme. Son éducation religieuse dans sa petite enfance lui a toutefois permis non seulement de reconnaître l'importance de la religion, mais lui a également donné un regard sur les motivations ersatz-religieuses du socialisme. De même, le catholicisme dont il s'est réclamé plus tard avait certainement pour lui plus d'importance en tant que composante intégrale de la monarchie qu'en tant que religion vécue. L'ami de Roth, Pierre Bertaux, s'exprime sur ce sujet de manière étonnamment claire : « Je crois que son catholicisme était une position politique ».

La profession de foi athée de Roth en faveur de la religion doit donc être considérée comme un élément de son pessimisme culturel, de sa critique du progrès technique. Avec cette conviction, il fait partie d'un courant large et en grande partie réactionnaire de la République de Weimar. Comme il ne croyait plus, surtout après son voyage en Russie, aux utopies terrestres, il ne lui restait au fond que la religion comme dernière possibilité de valider des valeurs.

Ici, Mehrens a formulé avec justesse à propos du « Prophète muet » : « Le processus d'apprentissage dans lequel se trouve Kargan prouvera à la fin que les idées humaines, aussi révolutionnaires soient-elles, ne peuvent générer d'autorités plus légitimes que celles déjà démasquées comme illégitimes ». La religion en ce sens est cependant toujours une partie intégrante d'une société patriarcale, traditionnelle, dans le cas de Roth naturellement la monarchie autrichienne.

Après les romans qui mettent en forme son expérience de la révolution russe, Roth montre en 1930 dans « Job » (Hiob) l'importance du lien religieux de l'homme. La perte des valeurs était pour Roth « il y a là un parallèle à étudier peut-être avec Hermann Broch » également un fait dans les sociétés occidentales. C'est ce que prouve par ailleurs le roman « Zipper et son père », écrit presque simultanément avec « Le Prophète muet », qui formule la

critique du progrès à l'égard de la société occidentale et bourgeoise.

Naturellement, l'utopie conservatrice de Roth, la restauration de la monarchie austro-hongroise, recèle un élan tourné vers le passé, régressif. Roth se situait néanmoins du côté des antifascistes ainsi, il n'aurait pas publié son roman « Le Prophète muet », donc sa critique de l'État soviétique, pour ne pas renforcer indirectement Hitler.

Mais il ne plaçait pas non plus de grands espoirs dans la politique de l'Occident. C'est pourquoi il lutta durant les dernières années de sa vie en exil à Paris pour le rétablissement de la monarchie autrichienne. Il entre en contact avec Otto de Habsbourg, le prétendant légitime au trône autrichien, et se rend à Vienne en 1938 en tant que légitimiste sur l'ordre de ce dernier, pour s'entretenir con le chancelier autrichien Schuschnigg. Le but de ce voyage devait être d'empêcher l'Anschluss de l'Autriche à l'Allemagne nazie. Naturellement, cette action ne pouvait qu'échouer.

Roth est à bien des égards un homme arrivé trop tard. Il ne découvre la Vienne d'avant-guerre qu'en 1913, un ans avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Après la guerre et la chute de la monarchie, il se réclame de la nouvelle idéologie du socialisme pour lui. Lorsqu'il s'aperçoit pendant son voyage en Russie que celle-ci ne constitue pas une alternative au capitalisme, mais n'en est qu'une mauvaise copie, il ne lui reste que le chemin du retour vers le passé. Sa confrontation avec le socialisme et l'Union soviétique s'accomplit dans les romans qu'il écrit après son retour : le roman commencé à Moscou, « Fuite sans fin », suivi de « Droite et Gauche » et du « Prophète muet ». Dans « Perlefter », resté à l'état de fragment, et dans « Zipper et son père », Roth mène de manière significative et simultanée la critique de la bourgeoisie « éclairée » de l'Occident. Mais dans les romans qui traitent du socialisme, la critique est également menée à l'encontre du monde du progrès capitaliste.

La critique culturelle de Roth voit les deux systèmes, socialisme et capitalisme, comme la conséquence d'une maladie.

Dans le contexte des années 20 du siècle dernier, l'attitude de Roth représente un cas particulier : il a contrairement à d'autres intellectuels juifs de gauche comme Walter Benjamin déjà surmonté le socialisme à la fin des années 20 et se rallie par ce détour au pessimisme culturel très répandu dans l'Allemagne des années 20.

On connaît son estime particulière pour l'inévitable Oswald Spengler et son « Déclin de l'Occident ». Pourtant, Joseph Roth et cela reste à souligner a conçu sur cette base réactionnaire dès la fin des années 20 une critique prophétique du socialisme réel, en formulant parmi les premiers des phénomènes tels que l'embourgeoisement, la bureaucratisation, la nomenklatura et l'américanisation de la révolution.

Post-scriptum :

Ibid. 19 Bronson, Roth, p. 300. 20 W. Benjamin : Œuvres complètes, vol. VI, p. 311. 21

1813 *Ibid.*, p. 286. 14 *Ibid.*, p. 284. 15 *Ibid.*, p. 283. 16 Voyage en Russie, pp. 290 et suiv. 17 *Ibid.* 18